

Commentaires

Number 19, June–July–August 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20318ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

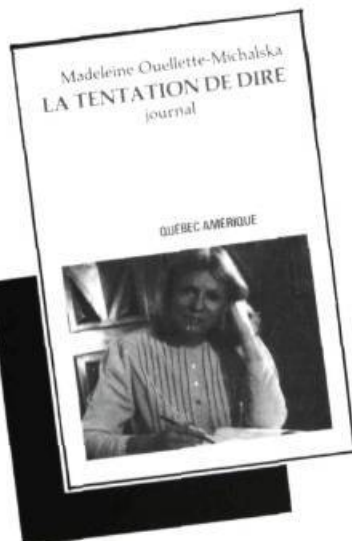
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1985). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (19), 6–11.



LA TENTATION DE DIRE
Madeleine Ouellette-Michalska
Québec-Amérique, 1985

J'ai été attirée par ce livre au si beau titre. Chacun connaît la «tentation de dire», au risque de n'être pas entendu. L'auteur plus que quiconque, qui commence ce journal avec quelque réticence. *Ce qui me préoccupe est moins la question 'de quoi vais-je parler?' que 'à qui vais-je écrire?'*. Nous touchons là un des thèmes importants de ce livre, le besoin de communiquer: «Dans tous les instants, l'important est la venue d'une voix, d'un signe servant de prétexte à l'échange. Une aventure, une découverte n'ont de sens que si elles sont partagées.»

Pourtant, il y a beaucoup de solitude dans cette tranche de vie qui nous est racontée, d'innombrables déplacements (comme une fuite?). Il y a des amitiés aussi. Des amis qui sont là au bon moment, au retour d'un voyage quand la maison est vide, dans un moment de cafard, un passage des saisons. Des amis connus et aimés et aussi des inconnus attachants qui vous écrivent quand vous êtes une auteure connue, critiquée par surcroît.

Il y a des villes, des continents, des voyages en avion, des chambres d'hôtel, des congrès, des conférences, des ateliers d'écriture. Madeleine Ouellette-Michalska est très engagée

dans la vie littéraire québécoise et c'est une ambassadrice de notre littérature à l'étranger. C'est une nationaliste qui ne manque pas sa chance d'affirmer son identité — l'épisode de son séjour dans la maison d'étudiants à Toronto est très révélateur. C'est une féministe à sa façon, qui se dévoile dans les chapitres sur le journal de sa grand-mère. C'est une grande voyageuse qui, par un détail, une expression, nous fait découvrir une atmosphère. C'est une passionnée de l'écriture qui fait partager sa passion aux jeunes au cours d'extraordinaires ateliers de création. Enfin, c'est surtout un être humain qui veut rejoindre ses frères humains: *Je suis là parce que vous vous y trouvez. J'écris parce que quelqu'un lira. Que ces fragments témoignent d'événements exceptionnels ou d'un quotidien banal reste secondaire. Tout est dans l'intensité du rêve. Tout est dans le désir partagé.*

Il faut vite laisser savoir à Madame Ouellette-Michalska que son but est atteint et qu'elle a eu raison de céder à la tentation de dire.

Cela dit, mon empathie est suffisamment grande pour que je ne me dérobe pas à l'obligation de souligner qu'il y a dans ce texte des coquilles, quelques distractions (le «carburant» dans la lampe à pétrole, par exemple) et même quelques passages obscurs: le séjour à San Francisco, dont on ne sait pas très bien ce que l'auteure est venue y faire. Sans doute ces quelques imperfections sont-elles attribuables à une relecture trop rapide de ces textes d'abord conçus pour être dits à la radio. Mais quand on aime passionnément sa littérature et qu'on la défend, il faut être perfectionniste.

Louise G. Mathieu



CAVALIER D'ENNUI
Michel Lemaire
Le Prémabule, 1984

Les recueils de nouvelles se vendent mal et c'est bien dommage, car à l'heure où le roman d'expression française, incapable de se renouveler, s'enlise dans un psychologisme de convention, le récit bref semble l'expression la plus adéquate d'une époque fragmentée et éclatée. À travers les récits qui composent *Cavalier d'ennui*, Michel Lemaire aborde le réel de biais, plutôt que de front, pour en restituer la couleur et la texture: non pas le noir et blanc du début du siècle, encore moins le technicolor des années 50, mais la terne grisaille des années 80. Sept récits aux intrigues à peine amorcées et déjà laissées en suspens, traversés par une vague silhouette aux visages multiples: tour à tour un professeur, un étudiant, un écrivain, l'homme de la rue, votre voisin, englués dans la pâte indistincte de l'existence, empêtrés dans une masse temporelle homogène où il ne se passe rien, à la fois réceptifs à l'instant présent et indifférents au temps qui passe. Le regard de Lemaire se maintient volontairement au ras des choses, avec de brusques appels vers le rêve. L'écriture est allusive, fouettée par une ironie discrète qui refrène tout épanchement facile. Justement, Lemaire me semble à son meilleur quand il lâche la bonde à l'humour et à la

fantaisie, cela dans deux récits plus nerveux et plus mordants, *Mourir à Madrid* et *Faire face*. Remarque secondaire qui n'oblitére en rien la réussite du recueil, car ce *Cavalier d'ennui* ne suscite sûrement pas le nôtre.

Thierry Horguelin

XYZ
Vol. 1, No 1
Printemps 1985

Vous serez certainement d'accord, l'apparition d'une nouvelle revue littéraire au Québec est toujours un événement. Voici donc XYZ, qui entend se consacrer exclusivement à la nouvelle. Dans sa brève présentation du premier numéro, Maurice Soudeyins évoque la popularité grandissante de la nouvelle pour justifier la création d'une revue spécialisée. Celle-ci offrira surtout des fictions, mais proposera aussi des entretiens, des essais, des dossiers et des comptes rendus.

D'emblée, l'idée séduit. Il y a certainement place pour une telle entreprise. Mais, malheureusement, le premier numéro déçoit quelque peu. Certaines nouvelles n'ont rien de fracassant. Par exemple, *Les Mystères de la vie* d'André Berthiaume raconte l'insignifiante histoire d'un couple qui n'arrive pas à trouver un endroit tranquille pour se livrer à sa seule préoccupation, le «necking». Le style hésite entre le familier et le relevé et l'auteur, visiblement, ne savait pas comment terminer son récit. Toutefois, au moins trois nouvelles méritent de retenir notre attention. Jean-Paul Beaumier s'amuse avec nos petites angoisses; imaginez qu'une caissière ne reconnaisse plus votre signature, un *Jour de paye*. Dans *L'homme de Mykonos*, Johanne Jarry abandonne avec justesse le récit linéaire au profit d'une narration plus souple qui se marie bien à une écriture très près de la poésie et qui convient parfaitement à ce qu'elle



raconte. Quant à Marc Sévigny, il énumère avec bonheur les innombrables raisons que peut avoir un épistolier d'interrompre ses activités.

Ce premier numéro comprend aussi des essais: Maurice Poteet nous fait découvrir deux nouvellistes américains qui situent leurs récits au Québec, Michel Lord présente le dernier recueil de Berthiaume et Michèle Solesse s'intéresse à Claire Martin. De plus, un entretien avec l'auteure ouvre le numéro.

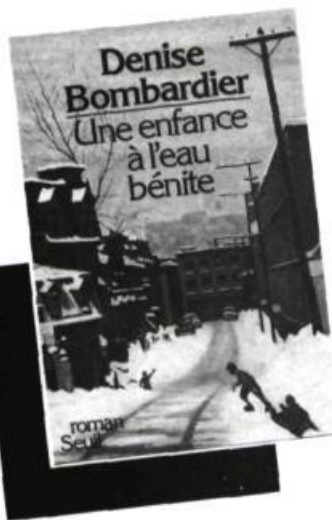
Il y a donc de bons textes dans ce premier numéro, souhaitons qu'il y en ait davantage dans les numéros à venir.

Guy Cheyney

**UNE ENFANCE
À L'EAU BÉNITE**
Denise Bombardier,
Seuil, 1985

Si j'enseignais dans une école formant des critiques littéraires, je proposerais cette année, comme examen d'agrégation: «Faites une critique du roman de Denise Bombardier». Une façon sûre de mettre le métier à rude épreuve! Car enfin, pour critiquer un roman, il faut tout de même que ce roman existe, ce qui est loin d'être le cas du roman de Denise Bombardier! À lire et à entendre les commen-

taires produits depuis la parution de *Une enfance à l'eau bénite* j'ai eu sans cesse l'impression qu'on se prononçait non sur le roman mais sur Denise Bombardier, qu'on prenait prétexte du livre pour régler quelques comptes avec l'auteure — et un règlement de comptes est rarement positif. Il y a de quoi être sidéré par le déferlement de haine et de méchancetés dirigé sur Mme Bombardier. L'on se trompera si l'on croit que je veuille ici prendre sa défense. Denise Bombardier est une grande personne capable de se défendre elle-même (son roman en fournit la preuve, justement, mais encore faut-il le lire). Et puis ce que je veux dire, d'ailleurs c'est que ce n'est pas d'elle dont il s'agit, mais du roman qu'elle a écrit, qui a en tant que roman une certaine existence autonome, ce que lui dénie bien sûr ceux qui s'attaquent non aux personnages mais bien au *personnage* de Denise Bombardier.



Il me semble en tout cas que *Une enfance à l'eau bénite* est suffisamment foisonnant pour contenter son lecteur. Certaines phrases font peut-être trop «intellectuel», comme par exemple lorsqu'elle parle de «l'incroyance de mon père dans cette sorte d'Espagne nord-américaine que représentait le Québec catholique d'avant 1960.» Je concéderais à

**Qui est
Celia Rosenberg?
demandez à votre libraire
LA CONSTELLATION
DU CYGNE**



○
la pleine lune

Dans *La Constellation du Cygne*, Yolande Villemaire joue habilement avec les images et fait surgir des visages d'hommes et de femmes troublants, aux prises avec leur destin dans un univers où cohabitent étrangement la vérité et l'illusion, le présent et le passé.

L'héroïne du roman, Celia Rosenberg, une jeune Juive, rencontre la passion sous les traits d'un bel officier allemand dans le Paris occupé de 1940. L'érotisme lumineux qui baigne leur amour leur fait oublier la machine de mort nazie. Dans ce décor gris, l'illusion est un signe des temps. La guerre mêle les cartes. Tout est bouleversé. Le vrai se confond à l'inimaginable: c'est l'empire d'une froide déraison. Le monde glisse dans le chaos et la fureur. Et l'implacable réalité s'impose peu à peu à Celia Rosenberg...

184 pages, 11.95 \$

Distribution: Prologue

commentaires

la rigueur que c'est un peu déplacé dans un roman, encore que je n'en sois pas bien sûr. Or ce genre de phrase est marginal dans le roman, alors que tant de choses ne le sont pas et provoquent un réel plaisir chez le lecteur. Le sujet, d'abord, l'omniprésence de la religion dans le Québec de l'après deuxième Grande guerre mondiale, assez traité dans notre littérature, mais rarement avec autant de vigueur. Le fait d'en parler en se plaçant «du côté des petites filles» est tout à fait original. La multiplicité et la diversité des détails est hallucinante. La petite fille qui se débat dans le contexte obscurantiste d'alors, dont le père, incroyant, considère les Anglais comme ses maîtres, et qui fera de son désir radical d'apprendre sa voie de secours, est une véritable *héroïne*. Le style: vif, imagé, précis, torrentiel par moment, souvent ironique, descriptif mais émouvant. J'avais l'impression, par instants, de lire du Anne Hébert. Pas mal pour un premier roman. Voilà peut-être ce qu'on ne peut pardonner au *personnage*.

Martial Bouchard

VIVEMENT LA VIE!

Jean-Yves Dupuis
CLF, 1984

Vivement la vie! aurait pu s'intituler «Quelle famille! (version incestueuse)» ou encore «Quand les parents ne sont pas là, les enfants dansent». Le narrateur et ses trois soeurs reçoivent en héritage une maison de campagne. Ils vont l'habiter. Dans cette maison (on pense aux communes des années 70), on se déshabille facilement, on parle énormément de sexualité et, à l'occasion, on fait le ménage et on va chercher de la nourriture au village. On boit beaucoup et on a très peu de contacts avec le reste du monde. Tout cela est très vivant. J.-Y. Dupuis sait nous y amener avec le sourire. Il n'y a finalement qu'un seul problème dans ce



roman, c'est le peu de densité des personnages. On voudrait souvent que le narrateur cesse d'être aussi superficiel (n'oublions pas que c'est aussi un personnage), on voudrait le voir vivre autrement. Par exemple, comme chacune de ses soeurs a deux seins et qu'il les aime beaucoup (et les soeurs, et les seins) on finit par se lasser un peu de ses petites descriptions!!! Ajoutons à cela Marie, qui se trouve être sa blonde, et ça fait beaucoup de femmes pour un seul homme.

La dernière soeur (Julie) finira par faire l'amour avec lui et alors la liberté qui régnait au «sein» de la famille s'évanouira. Les deux autres soeurs se révoltent. Julie disparaît. Le frère reste seul sans trop comprendre ce qui lui arrive.

Ce roman est toutefois plus important qu'on peut le croire. Ce premier niveau de lecture ne lui rend pas justice. Pas du tout. Dupuis nous amène plus loin, mais c'est un peu comme s'il nous disait: «lecteur, c'est à toi de lire autrement, c'est à toi d'ouvrir les portes de l'autre niveau de compréhension.»

Marcel Gosselin

... ET LES FEMMES Possibles vol. 9, n° 2 Hiver 1985

Mon père fut aussi le premier à me parler du Nom, mais aussi de la signature et le Nom-du-Père pour moi ne fut jamais réductible à l'Ordre-de-la-Loi ou au Pouvoir seulement, ni à son grand équivalent général et à son Signifiant transcendantal nommé Phallus. Le Nom-du-Père, le père fut d'abord vécu (senté, pensé) dans l'amour. (Madeleine Gagnon). On se dit: il était temps que quelqu'un l'écrive. On se dit: il était temps qu'une femme le rappelle enfin. On commence à respirer. On finira par en sortir de l'enfermement textuel dans lequel nous étions. Ce numéro de *Possibles* vaut la peine d'être lu, et le texte de Madeleine Gagnon, à lui seul, en justifie la parution. La littérature est une activité plus libre que le militantisme. Peut-être par obligation, mais surtout parce que la poésie ne fonctionne pas avec les mêmes exigences.



Attention, ce numéro de *Possibles* me semble très important. N'oublions pas qu'il s'agit pour eux et elles de rendre compte d'une réalité bien concrète. Or, les autres textes sont aussi des textes qui méritent une lecture attentive. Ils sont évidemment plus factuels. Mais nous avons besoin des faits pour saisir notre société. Le

féminisme vit toujours, il s'active un peu partout, dans le pacifisme, l'écologie, l'Église, le Pouvoir. Allez-y voir, la lecture en vaut le coup.

Marc Chabot

SOUVENIRS SHOP (1956-1980)

Jacques Godbout
L'Hexagone, 1985

Il existe entre la poésie pure et la prose sale une sorte de purgatoire où je me sens heureux, écrit Jacques Godbout dans la préface de ce recueil. Cet entre-deux, que d'aucuns trouveraient inconfortable, remet en question, le plus calmement du monde, la séparation habituelle des territoires. Godbout pose sur le monde un regard modeste (celui d'un non-poète qui commet des vers) et neuf à la fois, parce que non encombré du fatras des clichés poétiques. Un regard qui donne une profondeur à la réalité la plus triviale, et inversement, opère une mise à plat du matériau plus noble habituellement dévolu aux apprentis poètes. Dans *Carton-pâte* (1956) et *Les pavés secs* (1958), les poèmes brefs, gravés à la pointe sèche sur des rythmes de comptines, crissent comme des petits cailloux plats. Porté par un souffle plus ample, *C'est la chaude loi des hommes* (1960) chante le pays, l'amour de la femme et la fraternité humaine. Mais le plat de résistance est sans conteste le texte qui donne son titre au recueil, dans lequel Godbout, plus à son aise dans la prose poétique que dans les vers prosaïques, retrace son histoire, celle d'un coin de pays et d'une génération dont «le talent fut d'avoir trente ans au bon moment». Aucune hiérarchie dans le bazar hétéroclite des souvenirs, mais au contraire une volonté de tout montrer à égalité, la face publique et la face privée, sans tracer une ligne de partage arbitraire, car dans une perspective autobiographique, tout a de l'importance, ou rien n'en a. La com-



plaisance ici est exclue, l'ironie omniprésente, le «plaisir du mot» cher à Godbout tonique, et notre jubilation entière.

Thierry Horguelin

qui la nie, ce qui unit et ce qui oppose. Poèmes pour comprendre, poèmes pour désapprendre l'histoire du monde et l'histoire des femmes dans ce monde.

L'ensemble des textes ont déjà été publiés ailleurs dans des revues ou ont fait l'objet d'une lecture publique. Une littérature difficile, une littérature qui ne fait pas de concessions à l'amie lectrice et encore moins à l'ami lecteur.

Bersianik traîne ses personnages d'un livre à l'autre depuis *L'Eugélonne*. Avertine, Aphélie, Xanthippe sont là. Le problème, c'est qu'il est difficile de suivre quand une oeuvre se fabrique ainsi par morceaux successifs. *Le corps inhabitable cherche cellule où habiter dans toutes ses diagonales.* Nous qui traversons l'histoire, nous qui vivons de la quotidienneté, il nous est difficile de saisir où nous conduit ce voyage intérieur.

Marc Chabot



AXES ET EAU
Louky Bersianik
VLB, 1984

Le plus souvent la poésie nous fait sentir les choses, la prose peut nous les faire comprendre. Enfin, c'est ainsi qu'on nous expliquait les effets d'un texte il n'y a pas encore très longtemps. Cette classification est fabriquée pour les écoles, elle n'est pas celle de l'écrivain. Louky Bersianik, dans *Axes et eau*, écrit pour *comprendre ce qui tue, ce qui nie, ce qui la tue et ce*

LE PIANO ROUGE
Louise Maheux-Forcier
Cercle du livre de France, 1985

Le piano rouge est un texte pour la télévision. Ça se voit... les indications scéniques restreignent l'écriture de Louise Maheux-Forcier, lui coupent le souffle. Nous ne sommes pas sans savoir combien il importe que la présentation graphique soit à la hauteur de l'histoire. Ici, il n'en est rien. Typographié en gros caractères, le livre pèse lourd dans ma main de liseuse (style: j'en ai pour mon argent), bref, c'est peu invitant. Cependant le nom de Louise Maheux-Forcier devrait l'emporter sur mon hésitation.

Le piano rouge, c'est l'histoire de tante Jeanne et d'Isabelle, toutes deux pianistes; la première détient une brillante réputation, la seconde en est à son apprentissage. Hélène, la mère d'Isabelle, était aussi pianiste: le mariage, la maternité l'ont fait abandonner sa car-



rière. Jeanne a réussi et Hélène l'envie. D'une certaine façon, sa soeur lui ravit l'affection de sa fille. Conflits de femmes, difficultés à vivre les liens parentaux. Et Alain, le don juan, qui se plante dans le décor...

Louise Maheux-Forcier traduit, depuis longtemps et avec beaucoup de finesse, le

féminin. La densité habituelle de ses textes est plus présente en seconde partie du livre *Comme un oiseau*. Finalement, l'incompétence de l'éditeur biaise ma lecture. Bien dommage.

Johanne Jarry

SILENCES À VOIX HAUTE
Jean-Pierre Harel
Quinze, 1985

Lentement, très lentement, une réflexion sur la condition masculine s'écrit et se fait. Je dis lentement parce que sur ce sujet, les hommes sont sûrement encore plus lents que la tortue de la fable. Jean-Pierre Harel vient, dans ce que nous pouvons qualifier d'essai/roman, se mettre à nu devant nous. On sent que ce n'est pas facile, on sent que l'auteur oscille entre plusieurs positions en même temps (humour, sérieux, défaitisme...).

Le bonheur des hommes semble ambigu. Ils oscillent tous entre le vieux modèle et le

Lectures d'été - ROMAN

À corps joie

Alix Renaud

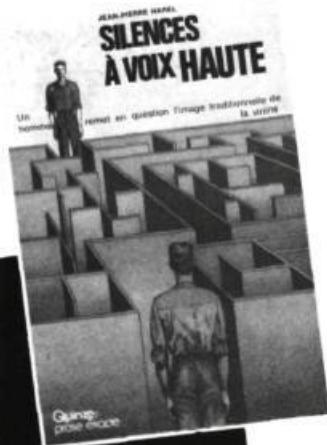
L'été rue St-Denis. Pour Sonja, Henriette et Rudy, l'érotisme est toujours un nouvel art de vivre. Un érotisme païen et joyeux.

256 pages

14,95 \$

Nouvelle Optique

commentaires



nouveau. Chaque fois qu'ils parlent, une foule d'autres personnes se mettent à leur chercher un nom: homme-rose, homme-bleu, homme-nouveau, homme-tendre, homme-maison... Je ne ferai pas cet affront à Jean-Pierre Harel, son livre mérite mieux qu'un simple qualificatif. On vit avec lui des moments difficiles, on vibre parfois, on rit aussi. Cette multiplicité de discours fait de ce livre un bon livre. Car ce qui me semble le plus urgent pour les hommes, c'est de cesser d'être tout d'un bloc. Harel commence à dire là où d'habitude les autres commencent à se taire. Le reste, c'est à nous de nous arranger avec. D'un homme à l'autre il y a des ressemblances, alors s'il vous plaît, comme dit Harel: laissez-moi au moins vous dire bonjour!!!

Marcel Gosselin

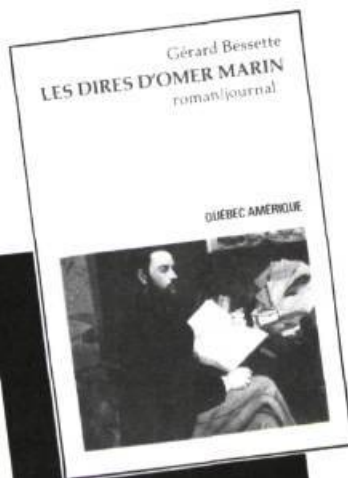
LES DIRES D'OMER MARIN Gérard Bessette Québec/Amérique, 1985

Un prof se voit confier la tâche de mettre de l'ordre dans les papiers d'un prof-écrivain (journal intime, notes de cours, manuscrits) décédé depuis peu: Omer Marin. Suit un projet de «recherche-reportage» auprès d'amis et d'étudiants, où s'entrecroisent bien sûr des épisodes

de la vie du défunt et de l'enquêteur lui-même.

Et c'est tout. Et ça ne va nulle part. Autobiographie mal déguisée, et qui se veut drôle, où des profs, entourés de miroirs, saluent d'autres profs, de la paperasse, des étudiants, des écrivains se faisant ba-bye dans d'autres miroirs...

Mais c'est proprement la loi du miroir: je-je-je, moi-moi-moi, que vient «couronner» l'appendice «Gérard Bessette et son oeuvre», par Gérard Bessette... Déflationnaire... On voudrait sentir l'écrivain du *Libraire*, ou l'expérimentateur de *L'incubation* — il ne reste par moments que l'amuseur, dont on se demande s'il sait que le «style-trait-d'union» («s'insurge avec violence-acrimonie», «vivais intensément-fougueusement», «des idées-sentiments-fantasmes» ou pire: «rester coi en poire à une angoisse intense») à jamais imbuvable, s'est enterré lui-même, en douce, il y a une dizaine d'années déjà...



«Jalousie absurde» (*sic*), dira-t-on. Nullement. Mais «agacé-vexé», oui. Une «humeur-agacement» provoquée par un excès de «mimétisme-singerie» désolant, de la part d'un écrivain que j'admire...

Richard Dubois



LA CONSTELLATION DU CYGNE

Yolande Villemaire
Pleine Lune, 1985

C'est dans les bras de Karl-Heinz Hausen, un officier allemand, que Celia Rosenberg vivra l'extase puis l'orage. Celia Rosenberg est juive et aime à la folie cet officier nazi; elle le suivra parce qu'elle lui a juré fidélité dans une autre vie. Cette passion pour un homme venu de la nuit des temps pour incarner la mort conduira Celia de Paris à Auschwitz où elle vivra intensément les jeux d'amour puis les jeux de guerre, passant de la jouissance à la douleur, pour ne pas dire l'horreur. La passion se paie. «(...) un couple de cygnes, toutes plumes ébouriffées se déchirent à coups de becs agressifs, dans un ballet muet pathétique», telle est l'image qui subsiste de ces deux êtres destinés à s'aimer et se haïr.

Grise comme le paysage dans lequel elle s'inscrit, Celia Rosenberg est un personnage bouleversant qui est capable d'abandon. À la côtoyer, on ressent un grand sentiment de plénitude. La Constellation du Cygne devient un lieu où l'on aurait envie de se laisser glisser, la femme cessant d'être traquée dans l'éternité.

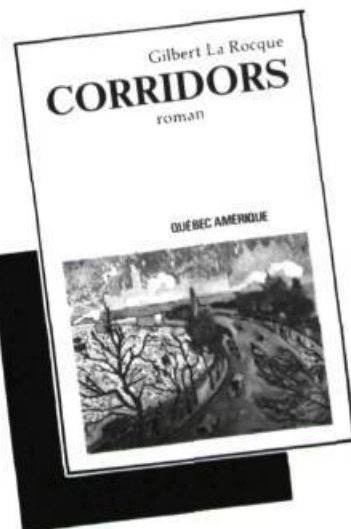
Un roman assez troublant pour faire oublier les quelques coquilles dans le texte.

Susy Turcotte

CORRIDORS

Gilbert Larocque
Québec/Amérique, 1985

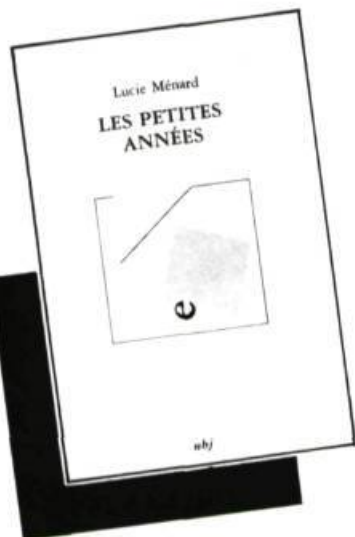
Corridors est paru pour la première fois en 1971. C'est l'histoire de Clément, membre d'une mauvaise cellule du légendaire FLQ. Une cellule qui n'aboutit qu'à une guerre interne, qui fait la révolution dans sa tête et qui cherche concrètement des ennemis chez ses membres. Clément sait d'eux tout cela. Il n'est pas bien dans sa peau, il n'est pas très bien dans sa tête non plus. Ce qui était une habitude des personnages masculins du début des années 70. Un homme torturé par l'idée de pays, par la violence, le sexe. Prisonnier de sa famille, prisonnier de ses rêves et de ses amours.



En 1971, on ne se gênait pas pour comparer Gilbert Larocque à Victor-Lévy Beau-lieu. La comparaison est aujourd'hui insoutenable. Leur monde a fini par se préciser et nous savons qu'ils ne se rejoignent plus. La violence de ce roman est toute politique. Nous changeons. Quatorze ans plus tard, notre point de vue n'est plus le même. Pourtant, ce roman nous plonge dans un monde qui est encore le nôtre. Un roman difficile pour une époque difficile. Ça ça change pas...

Daniel Luc

commentaires



dont l'écriture mérite une telle édition.

Lucie Ménéard est drôle et lucide. Elle touche à de tous petits morceaux de l'enfance et de l'adolescence. Tout cela se transforme en une grappe de textes qui amusent. On en voudrait encore. On espère un texte plus long la prochaine fois. En attendant nous relirons ceux-là.

Marcel Gosselin

LES PETITES ANNÉES Lucie Ménéard NBJ, n° 146, 1984

Est-ce un récit? Des mémoires d'enfance? Un tout petit roman? Des notes sur soi qu'on laisse lire à tous? Je ne sais pas, je ne sais trop. Peu importe; ce qui compte, c'est que *Les petites années* soit un livre réussi. C'est le cas.

La Nouvelle Barre du Jour nous fait un joli cadeau en publiant ces petits textes d'une trentaine de pages. On y découvre des écrivains et des écrivaines qui mordent dans le réel et

FAUX DÉPARTS Sylvie Gagné NBJ, n° 145, 1984

Peut-être faut-il croire que l'on a le temps avec soi? (p. 8). Peut-être aussi faut-il beaucoup de courage pour mettre des mots sur une feuille de papier et les laisser se promener dans la culture? Sylvie Gagné écrit avec attention. Elle aime bien dire. Elle nous parle pendant une trentaine de pages. Elle a besoin de très peu de mots pour nous rejoindre. *Mais l'écriture ne remplace pas le couple, pas plus qu'elle ne règle les comptes même si elle fait parfois des avances. Elle fermente, pour le meilleur et pour le pire.*



La modernité a beaucoup joué à dérouter le lecteur. Il semble que le petit jeu soit terminé. C'est une heureuse décision. *Faux départs* est un petit texte qui se promène à l'intérieur et à l'extérieur de nous. Parfois il nous frappe de plein fouet, parfois il nous échappe, nous glisse des mains. Sylvie Gagné réfléchit sur l'écriture, mais l'écriture c'est aussi la vie. Rares sont les textes qui réfléchissent et dansent à la fois.

Marcel Gosselin

NOUVEAUTÉS

Black Magic
Rachel Fontaine
Quinze

Les filles de Caleb
Arlette Cousture
Québec/Amérique

L'amateur d'art
Carmen Marois
Le Préambule

Encore une partie pour Berri
Pauline Harvey
Pleine Lune

Deux tangos pour toute une vie
Marie Laberge
VLB

Haïku
Dorothy Howard et
André Duhaime
Asticou

Le détail de l'apocalypse
Renaud Longchamps
VLB

Jimmy
Jacques Poulin
Stanké 10/10

À corps joie
Alix Renaud
Nouvelle Optique

Contes pour un autre oeil
Bernard Noël
Le Préambule

Le jardin des délices
Roch Carrier
Stanké 10/10

L'anti-monde
Jacques Brillant
Leméac

aux éditions du Boréal Express

Un nouvel ART D'AIMER

LA RENAISSANCE D'APHRODITE
de Ginette Paris

Ginette Paris montre comment la sexualité
peut être une force civilisatrice
et redevenir une initiation au sacré.
Elle nous propose ni plus ni moins
qu'un nouvel art de vivre et d'aimer.

En librairie à 12,95\$

